

Claude Debon

Le trans et mon parcours personnel-professionnel

Sur le trans, je pense d'abord à la « trans-mission ». J'ai trouvé récemment des textes intéressants de Régis Debray (*Entretiens d'un été*, Desclée de Brouwer, 2010 ; *Éloge des frontières*, Gallimard, 2010) qui y font référence.

Pourquoi ce concept m'a-t-il toujours titillée ?

Je me suis toujours posé la question de la différence entre auto et hétéro formation et de la nécessité de les différencier et de les articuler. Sur l'hétéro, il me semble qu'il y a plusieurs choses qui sont trop souvent stigmatisées en rapport avec l'autoformation. Il y a 3 dimensions dans la critique portée sur l'hétéro : la remise en cause de l'institution, du poids de l'école, etc., la dimension aussi de l'organisation, des responsabilités que l'on cible quand on parle d'hétéro, et celle où je rencontre ce qui a été beaucoup ma pratique professionnelle et qui est bien reliée à la question de la trans-mission, celle de la transmission des savoirs. En même temps, au CNAM où j'étais enseignant-chercheur représentant et porteur d'une pédagogie transmissive, j'ai toujours fait de la pédagogie active et réfléchi sur la question de l'autoformation. Quand on fait de la transmission active et que l'on est soucieux d'autoformation, la question est de savoir si l'on n'est pas en train de laisser de côté des savoirs importants pour les apprenants. Il y a un risque de leurre, de perte pour les apprenants. Il faut travailler des dispositifs et de l'ingénierie qui contribuent à promouvoir des savoirs médiateurs. Qu'est-ce qui va faire la réussite ou l'échec d'un cours magistral ? D'un bon cours les gens sortent heureux. Quand ça marche, c'est que le cours répond à des questions que l'apprenant se pose, que les apports de l'enseignant coïncident avec ses questions. S'il marche, ce n'est pas en soi comme cours magistral, exercice professoral, (il peut être d'ailleurs un moment utile d'un dispositif ouvert). Si on ne l'analyse pas ainsi, on reste dans des questions qui représentent de fait les limites du cours magistral : c'est la place donnée à la séduction, à l'affectif qui sont premiers dans l'impact relationnel qu'il a. Le mythe de Pygmalion apparaît où l'élève, l'apprenant, est considéré comme objet du désir du professeur, où il se fait utiliser par l'enseignant. Certains entrent dans le jeu et d'autres non, abandonnent.

Dans cette réflexion sur la trans-mission, je retrouve un autre point lié à mon intérêt très tôt pour les nouvelles technologies, c'est qu'elles permettent justement de mettre à distance l'enseignant et les dérives qu'il porte avec lui pour l'autonomie de l'apprenant. Mais ce n'est pas si simple car d'autres obstacles apparaissent : est-ce que les savoirs ne sont pas éliminés en mettant l'enseignant à distance ? Ne faut-il pas distinguer entre l'autonomie de l'apprenant, sa mise en activité, ce qu'une pédagogie active peut faire, et les savoirs utiles à apprendre, avec échec possible aux examens si les apprentissages n'ont pas permis leur appropriation ? Et les savoirs, c'est l'enseignant qui en est garant par la responsabilité institutionnelle et pédagogique qu'il exerce. Or, il peut y avoir dérivation par rapport aux objectifs de l'enseignant et de l'enseignement avec l'autonomie. Il y a donc une recherche nécessaire d'articulation entre le projet et la démarche de l'apprenant et les référents que constituent les dispositifs et les savoirs institués, entre le projet personnel, le projet professionnel et le projet institutionnel, entre les savoirs acquis par l'expérience et les savoirs nouveaux à construire qui sont des référents de l'autonomie en œuvre.

La VAE est intéressante à observer dans ce sens. J'y ai travaillé comme enseignant-référent et membre de jury au Cnam. Il y a une rhétorique dans laquelle entrer si l'on veut obtenir une validation. L'autonomie présente le risque de s'éloigner des pré-requis de l'institution.

Je relie donc la question de la transmission à mon itinéraire et aux différents projets et activités qui ont jalonné ma vie professionnelle. On peut dire que le dernier projet conduit avec André en Palestine était intéressant. Cette mise en réseau d'enseignements conduits dans 5 universités palestiniennes était le théâtre de telles opérations : on a essayé de mettre en place une pédagogie en évitant 2 écueils : être dans la continuité des méthodes anciennes ou « faire joujou » avec les TIC sans transformer ni le rapport à la pratique enseignante ni celle des étudiants.

La médiation des savoirs est une vraie question. J'ai apprécié la réflexion de Régis Debray (*Entretiens d'un été*). Il y a un chapitre sur « l'éloge de mes maîtres ». Ce sur quoi il insiste beaucoup, c'est que la transmission est toujours une transformation du point de vue didactique et pédagogique. Avec la transformation réalisée, la transmission devient une innovation. On ne transmet que ce que l'on a transformé. Si c'est une pure répétition, cela meurt tout de suite. Associer transmission transformation innovation... Et la transformation est aussi du côté des apprenants qui ne sont jamais dans une situation de répétition ou de reproduction. La réélaboration donc l'autoformation est toujours à l'œuvre (cf. les théories de l'apprentissage cognitif).

Une autre réflexion intéressante c'est qu'en fait, transmettre, c'est passer de l'instant à la prise en compte de la durée. Avec la notion de temps, on trouve la relation à la filiation, la lignée, l'appartenance. C'est aussi faire la différence entre savoir et information : le savoir est un travail alors que l'information n'est pas retravaillée, c'est ce qu'on reproche aux médias. Je reste une fidèle du « Monde » car, avec l'information de la radio, de la TV, sur Internet, on a un événement, on n'a pas sa compréhension. Ce qui permet de comprendre, c'est de passer par un autre média.

Travailler sur et avec la formation à distance, c'est réfléchir à la différence entre le travail en virtuel et en présentiel. Debray s'interroge sur ce qui peut voyager avec le numérique. Hermès, dit-il, nous a rendus fous. Les corps et les objets ne voyagent pas. On ne virtualise pas l'eau, la terre, les matières premières, les corps : ce sont des lieux non numérisables. Avec le virtuel, on peut faire voyager l'information mais, avec la formation et les apprentissages, on est confronté au temps. L'idée du numérique est dans l'instantanéité.

En termes de réflexion pédagogique, il faut mesurer l'importance du corps : c'est tout ce qu'il en est des affects, des émotions et ils donnent leur sens aux discours produits qui les accompagnent. Le numérique en supprimant le corps rend difficile l'accès au sens et à l'appropriation.

Autre réflexion sur le trans : le prendre en compte dans les recherches et pratiques n'est-il pas un leurre par rapport à l'accès au monde, aux autres ? Car on voit justement avec la mondialisation et l'usage des technologies, le repliement sur le territoire, le quant à soi. Il y a une contradiction qui peut se vivre entre l'ouverture et l'enfermement, le lien social et l'individualisme (*Éloge des frontières*) et qui est problématique sur l'évolution des personnes des groupes sociaux et des sociétés.

Debray : « La nouvelle mobilité planétaire ne jure que par le trans, l'inter, idéalise le nomade et le pirate ; la diversité qui devient un mot fétiche. Revenez à l'antique, ce sera un progrès... ».

Il parle de la balkanisation de l'Europe : plus on va vers l'unité européenne, plus les frontières arrivent. D'où le concept de frontière chez lui. Il fait une différence entre la frontière et le mur. Le mur, c'est la dénégation de l'autre. La frontière, c'est l'acceptation de l'autre en tant qu'autre. La frontière ouvre, mais peut aussi fermer et c'est nécessaire. Le rite de passage, le passeport est là. L'étranger reste étranger même quand il passe la frontière. Importance de maintenir les

limites. Le lien social n'est pas la confusion.

La frontière, dit-il aussi, défend les contre-pouvoirs et leur nécessité pour la démocratie.